

No limit !

I

Jane est arrivée concentrée. Son regard noir des bons jours. Nous avons rendez-vous dans une usine désaffectée des quartiers nord.

Une friche industrielle. Un bloc de béton armé grisâtre prisonnier de son squelette de poutres rongées par la rouille. Un dinosaure urbain fossilisé. Un lieu paumé. Comme d'habitude.

Durant la journée une équipe de techniciens ont préparé les lieux. Nettoyé le site, monté des plateaux, achalandé des strapontins, connecté une sono.

Des petites fourmis efficaces pour un spectacle éphémère.

J'ai dit à Jane : Les vestiaires sont propres. Elle n'a pas réagi. Elle n'est pas tendue, ni stressée, juste concentrée.

Elle s'est installée tranquillement dans un coin. Recroquevillée sur sa chaise, un quart d'heure, silencieuse, les yeux dans le vide.

J'ai déballé mon matériel, crèmes, bandages, gel anti-douleur, un kit de suture, des compresses stériles, mes éponges, un sachet de glaçons, mes deux tabourets, mes deux seaux – un pour l'eau froide, gelée et l'autre pour la poubelle. J'ai aussi mes produits. Ma pharmacie perso : amphétamines, méthamphétamine, cocaïne, et d'autres trucs...

Je me pose loin.

— Jane...

Elle n'a toujours pas répondu.

Elle a besoin de temps. Elle chantonne une berceuse pour enfants. Besoin de vider son esprit. Besoin de trouver le prédateur, besoin de trouver la rage.

J'attends.

Moi, c'est Charlie. Des mois que je travaille pour Jane, avec Jane. Des jours et des jours avec les mêmes rituels.

— On va devoir y aller, Jane.

Je suis plus ferme.

Elle soupire sèchement. Un signal. Elle se lève enfin. Elle commence par ses chaussures, pose ses pieds nus sur le carrelage gelé. Puis retire sa veste, son tee-shirt.

Suivent plusieurs minutes d'exercices d'étirement.

Elle saute sur place, s'échauffe. Son corps doit se préparer. Le moteur doit commencer à monter en puissance. Le rythme cardiaque doit atteindre 100-110.

Elle souffle fort, tape en cadence dans le vide. Uppercut, direct de droit, direct de gauche. Enchaînements tout simples, se dégourdir les bras. Préparation mentale. Elle combat un ennemi invisible, shadow boxing. Elle combat l'enfer. Elle-même. Affronter le ring, c'est se battre avant tout contre soi.

Je la vois monter en pression.

La porte s'ouvre.

« Combat dans cinq minutes ! »

Jane n'est plus là. Elle cogne l'air, enchaîne son adversaire fantôme. Elle se rebiffe dans un délire de frappes enchaînées. Elle danse sur place.

— Jane...

Elle ne m'écoute pas.

— Jane...

Elle s'arrête, bloque net, me fixe. Elle n'est plus elle-même, elle est autre.

Automatiquement, elle obéit, s'assoit.

Je tire ses cheveux en arrière, je lui tartine le visage de crème. Points de fragilité. Elle porte les stigmates des précédents combats. Arcade sourcilière éclatée, cicatrice épaisse, le nez fracturé, cloison déviée...

Pourtant, elle est toujours aussi belle.
Je masse ses tempes, sa mâchoire, la crème pénètre. Je dis rien. Elle respire fort.
— Retire ton soutien-gorge.
Elle dégrafe, ses seins bondissent, les tétons pointent.
Je lui donne le tube de crème anti-inflammatoire. Elle se masse avec vigueur. La crème visqueuse ne pénètre pas. Elle transpire beaucoup. La tension.
Elle gémit. Souffre.
Ses deux côtes, fêlées au dernier combat, sont à peine soudées. J'ai peur pour elle. Je ne dis rien.
Ne pas la déconcentrer.
— C'est bon !
Elle me rend le tube.
Je me décide à lui faire ses bandages. Ses doigts sont tordus par les fractures à répétition. Ses belles mains sont gonflées par les œdèmes. Ses phalanges, métacarpes sont broyés. Pourtant, ses poings résistent, comme des massues.
— Je ne serre pas trop ?
Elle ne répond pas. Se contente de secouer négativement la tête. Se concentre sur sa respiration.
— Une minute.
Elle se lève.
Elle sort son protège-dents.
Jane est une combattante d'un sport pour vicieux. Un sport où mourir peut être une réalité.
Elle retire sa culotte.
Massacre-la, Jane ! Reviens-moi vivante !

2

Je suis un peu tout.
Un entraîneur, un préparateur physique, un protecteur.
C'est Augusto qui m'a recruté. Un gars plein de pognon. Il a monté son business sur les combats de filles. Les fameux « girls' fight ».
Des filles, j'en vois beaucoup. Un véritable cheptel de combattantes. De toutes les formes, de toutes les tailles.
Augusto me paye pour les trouver. Je rabats, je chasse dans les rues, les putains, les clochardes. Je recrute même sur les rings, les professionnelles, des tueuses. Depuis un certain temps la mode est aux stars du porno pour le show...
Je prends tout ce qui passe.
Souvent des toxicos, des alcoolos, des suicidaires, des dépressives.
Faut les convaincre. C'est pas toujours facile. Des filles... Se cogner dessus, à poil... il n'y en a pas beaucoup qui acceptent.
Mais j'y arrive.
Je leur propose un peu de fric, des soins. Je les écoute, je les séduis. On discute beaucoup, puis on passe aux choses sérieuses. Deux ou trois semaines de décrassage, d'entraînement sommaire. Juste de quoi apprendre les bases, l'essentiel : aligner les poings, viser là où ça fait mal, cogner pour cogner.
En « girls' fight » tous les coups sont permis, frappe de pieds, de poings, de coudes. Viser dans le nez, la tête, les genoux. Tu dois faire mal, casser, broyer ton adversaire.
Pas de gant, aucune protection.
La mort est autorisée. Le risque, c'est un plus pour les malades qui paient cher pour se rincer l'œil.
Faut être vicieuse. Faut être une tueuse !

Depuis un certain temps le spectacle évolue.
Certaines sont juste belles, splendides, des bombasses. Elles sont là pour le show, les premières parties. Elles chauffent le public. Elles font monter la testostérone. Elles se trémoussent, gloussent, puis enfin se font démonter sauvagement la tronche.
Un vrai jeu de massacre. Le public adore. Elles se font exploser. La beauté laminée. Les spectatrices adorent encore plus que leurs mecs. Quoique certains tarés bandent grave !
Moi j'aime le sport en général.

Je suis un ancien boxeur semi-pro, poids lourd. J'ai souvent perdu. Ma pitoyable carrière a duré trop longtemps. Cent-dix combats. Plus d'une dizaine de KO, trois gros séjours à l'hôpital. Traumatisme crânien grave, fractures à répétition.

Je suis pourri.

J'ai quarante-quatre ans. Je ne peux plus monter sur un ring, Aucun médecin n'accepterait de signer la visite médicale.

Augusto m'a proposé ce boulot.

Un concept très simple, des combats de filles nues. No limit. Des combats illégaux, évidemment. Je ne connaissais pas. J'en avais vaguement entendu parler, mais pour moi c'était une légende urbaine.

Il cherchait un expert. Un gars capable de gérer son cheptel de filles.

Le business d'Augusto était florissant. La cadence des combats augmentait, pas question de perdre de l'argent.

Le cul, la mort... tout cela attire l'œil. Le marketing de rue, la rumeur et surtout le merchandising, les produits dérivés font le reste. Des photos, des vidéos circulent sur leurs exploits. Cette récréation des bas-fonds devient une véritable discipline. Des filles sont même cotées sur le marché parallèle.

On y mise des millions chaque année. Certains disent même qu'on blanchit de l'argent comme ça. L'homme est un drôle de prédateur.

Augusto organise pas moins de deux combats par semaine. Une usine à broyer les mômes.

Il trouve les lieux, son équipe installe. Il fait la promotion dans des bars, des clubs privés, à l'ancienne. Des papiers circulent : c'est tout. La demande est diversifiée. Des combats, version soft, avec plus de cul que de risque ont même lieu dans des parkings d'entreprises, juste pour les employés de la boîte. Le cadre moyen adore s'encanailler à mater les « girls' fight ».

Les rentiers, les bourgeois, bandent pour mes filles ! Ils se refilent les cassettes, les DVD comme une petite maladie vénérienne.

Le cocktail sexe + violence fait recette depuis des siècles. Les jeux du cirque. Là on se rince l'œil tout en vivant le grand frisson du combat. Sang, Sexe and Sadisme !

Ce boulot, je l'adore.

Chaque jour, je suis à l'entraînement, décrassage, musculation, régime. Je cadre les filles, heure par heure. Chacune dispose d'un programme détaillé.

Ces magouilles me permettent de louer un petit gymnase de banlieue. Le soir, je gère ma petite salle de boxe et mes équipes amateurs.

Un véritable papa poule.

Je les protège des autres rabatteurs, je les protège de la rue. Je les fournis en alcool, en drogue. J'assure le service maximum : parfois j'ai même organisé la chirurgie esthétique pour grossir des seins, retaper un visage.

Ces filles valent de l'or.

Je suis le seul homme qui a droit de les approcher.

Je les loge, les surveille jour et nuit. De temps en temps je dois en cogner quelques-unes qui auraient tendance à traîner, voir des garçons, jouer les putains, se faire payer pour baiser.

Certains spectateurs lâcheraient cher pour les toucher, pour se les taper. Ou les taper, qui sait avec ces tarés.

Je suis toujours là.

Augusto m'a confié ce rôle.

Augusto a confiance en moi.

Je me suis sacrifié pour ce boulot. Pour encadrer ces filles, ce harem de boxeuses. Il a fallu que moi aussi je souffre.

Le jour où Augusto m'a recruté, il a dit :

« Tes envies, tes besoins... je comprends, mais j'en veux pas. Tu travailles pour moi. »

Augusto me paye très bien.

Mais pour cela... il m'a virtuellement coupé la bite... je suis devenu un eunuque.

SUITE ET FIN DANS LE RECUEIL